

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 15

Artikel: Ce que nous sommes
Autor: Vulliet, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Enfin, après des courses multiples et des essayages réitérés, nos dames sont vêtues et les cloches sonnantes à toute volée annoncent au monde chétien, la Résurrection du Christ. Dès l'aube on a interrogé le ciel, non pas dans un but d'édification, mais dans une pensée toute météorologique :

— Fera-t-il beau ?
— C'est la bise qui tient.
— Oui, mais à cette saison..., on n'est jamais sûr. Tu ferais peut-être mieux, Julie, de ne pas mettre ton chapeau blanc...
— Oh! maman. Peux-tu dire? Il fait un temps superbe.

On met le chapeau neuf, la robe neuve, les souliers jaunes, et l'on part pour le culte. Les chemins sont légèrement boueux, Vendra-Saint ayant été si mauvais qu'on craignait Pâques blanc, aussi les souliers jaunes ont-ils quelque peu à souffrir de ce sol détrempé.

— Prends donc garde où tu marches, fait observer maman...

Le sermon achevé, qu'on a écouté comme je le disais plus haut, le retour s'accomplit avec plus de lenteur. On est aise de se montrer et, d'ailleurs, le spectacle des rues animées ne serait pas désagréable si ce n'était l'aspect morne des boutiques fermées. Des groupes endimanchés ramènent fièrement au logis de mignonnes catéchumènes, tout de blanc vêtues et toutes roses sous le voile de tulle, ou des gros communicants, du sexe fort, assez gauches dans leurs vêtements noirs qui portent encore tous les plis de la confection, et même, parfois, un indiscret reliquat de faulil.

Les grandes dames sont pimpantes, les mamans sont semillantes, les papas plastraient et se carent dans leur redingote de cérémonie, les petits gosses trottaient, heureux d'un chapeau de paille ou d'une cravate neuve. Tout le monde est content. La rue, de onze heures à midi, est dans la joie.

Et cet après-midi : promenade. Depuis longtemps on a promis à la tante Henriette d'aller lui rendre visite. C'est une occasion d'exhiber, à la campagne, les chefs-d'œuvre des couturières et des modistes lausannoises. On se montrera quelque peu. Ça ne nuit pas. Et pendant qu'on bavardera, les garçons croqueront leurs œufs, à moins qu'on les laisse à Lausanne ou qu'ils s'esquivent pour faire un tour sur la Riponne, où le croquage bat son plein.

Il m'a cependant semblé, à Pâques dernier, que le contingent accoutumé des croqueurs avait diminué. Ils étaient bien encore une cinquantaine, mais le feu manquait d'entrain ; on offrait mollement tête ou cul.

Oui, le feu manquait d'entrain et les salades du soir ont dû se ressentir de ce marasme. En revanche, les estomacs ne s'en plaindront pas, car pour beaucoup, le lundi de Pâques était un lendemain d'indigestion tout autant qu'une fête en Beaulieu.

Les bonnes choses disparaissent. Est-ce que le sexe masculin, les bouchers mis à part, se désintéresserait des beaux œufs rouges, bleus ou jaunes. Est-ce qu'en somme, mon paradoxe du début serait prouvé par les faits? Pâques, une fête de plus en plus féminine, triomphe des jupes claires et des chapeaux fleuris! Je commence à le croire. CLAUDIUS.

Une erreur vieille comme le monde.

Le Conteur a fait comme tout le monde ; il a dit son petit mot dans le débat relatif au suffrage féminin. Il s'en tiendra là. Aussi bien n'est-ce pas son rôle d'insister sur une question si sérieuse et pour laquelle les dames, principales intéressées, ne semblent guère s'échauffer. Il ne faut point être plus royaliste que le roi. — Mais, pour terminer, voici une courte missive, que nous venons encore de recevoir et qui

montre que les célibataires volontaires du sexe fort ne sont pas seuls responsables du célibat féminin, ainsi qu'avait l'air de le croire la dame de Genève, dont nous avons publié la lettre dans notre numéro du 26 mars. Toutes les sœurs de Sainte-Catherine ne sont pas des victimes de l'égoïsme des hommes.

Voici la lettre :

Lausanne, lundi de Pâques 1904.

Au Conteur vaudois, Lausanne,

La grand'mère qui a écrit de Genève, le 21 mars, montre, en terminant sa lettre, qu'elle a oublié que le mariage est :

- 1° une erreur ;
- 2° une horreur.

Une petite-fille,
célibataire, abstinente.

C'est égal, voilà « une petite-fille » bien ingrate à l'égard de ses parents et qui nous paraît exagérer quelque peu les préceptes de l'abstinence. A moins que ce ne soit simple dépit...

Les belles et les pouettes.

L'opinion de J.-J. Rousseau et celle de mon ami Djan-Abram.

JEAN-JACQUES : La grande beauté me paraît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins, qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes, et, quand elle serait un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'était pas dégoûtante, je la préférerais à l'extrême beauté ; car en peu de temps l'une et l'autre étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvénient et la laideur un avantage....

DJAN-ABRAM, le Dzoratai : Lé fennés, lè faut prendre pouetes. Quand sant ballès vignant pouetes, quand sant pouetes restant pouetes. Lé tot ma mère m'a fé !

DJAN DANIEL.

La question dâi drâ dâi fenne.

Ti cliiau dzo, lè follie no racontant que lè fenne tindrânt pardieu bin de pouâi votâ, àobin d'itre dau Conset comunat, quie! d'ein fère atant que lè z'hommo. Ne sé pas porquie lè papâ ne sant pas fotu d'itre d'accoc quie dèssus por y dere oî, que l'ant atant de drâ que no z'autro, que dâi iadzo sant bin pllie sutie. Na pas, ein a on par que fant dâi bramaies d'einfè po dere que na, que sarâi dein lo paî la misère à tseuau su la pedhi, que lo canton farâi décret tot tsau, que lè fenne ne porrant pas itre syndico, àobin grand-conseiller, àobin ancora sordâ, que dussant repètassi lau gredon, panna lau boutte et lau z'apprendre à n'itre pas moquâo, et patati et patata, et pu çosse et pu cein, dâi z'historie asse grante qu'on pridzo de djonno.

Eh! tadié, è-te que lè z'hommo àobin lè fenne cein n'è pas tot de la mima matâire? N'è-te pas tot ma mère m'a fé et lè z'on ne valliant pas lè z'autro? Cein qu'on pào preteindre, tot parâi! Porquie crâide-vo que tsi no on ne tràoverâi pas onna fenna que pusse itre syndico? Sè prâo que se on n'è pas on boccon pansu on fâ on crouio magistra! Mâ la Marienne dâi Biolles paise ceint houitanta et la Françoisè dau For.dou ceint cinquanta. Rein que la Françoisè cein farâi quasou dou galé syndicalets.

Et po lo Grand-Conset, on tràoverâi prâo

minna-mor ein cotillon qu'ein porrant débliottâ fin adràt atant que lè z'hommo. Se-n'è pas veré, porquie è-te que âi menistre, et âi z'avocat dein lo tot vilho teimps, on lau fasâi beta on gredon pè dessus lau tsausse? L'è rein que passe que quand sant vetu ein fèmale, ie taboussant, barjaquant qu'on derâi que fant cein àobin mécanique.

Et dâi fenne-sordâ? L'è cein que farâi dâi cranes troupes, et que ne sarâi rein dèfecilo à crebillâ po vère iò lè foudràt fourrà. N'è pas lo thorax que manquera, alla pi? — Dein la cavalieri, on preindrâ lè damusâlle que vant dessus cliian môle que lâi dîant dâi locipède: du que savant tsemena su dâi machines que l'ant duve ruves, l'âodrant ancora bin mi su dâi bite à quatre pl. Dein l'artilleri lâi arâi lè vilhe fellie que l'ant on boccon de barba pè la frimousse, du que l'è Sainte-Barba, lo patron dâi z'artilleu. Po l'administraction, que s'otitue de la vicaille, dau pan, de la tomma, on lâi fetserâi lè nourresses, cà porrant fourni lo laci bin pllie bon martsî. Lè sadze-fenne sarant messes dein lo servico sanitairo, cà l'âodrant bin po soigni lè malâdo. Lè serveinte sarant prâisses dein lo génie po fère châota lè ponts: leu que l'ant accoutouma de brezi lè z'écouelle.

Hein! quinne balle z'armée cein bâillèrâi, et quand dâi z'ennemis vindrant dein noutron paî, quand verrant cliiau galèze pernette, sè derant: « Avoué dâi sordâ de cliia sorta, faut ancora mi itre ein paix qu'ein guerra ».

Ne mè dite pas mè, ora, que lè fenne ne porrant pas itre parâire po lè drâ avoué lè z'hommo. MARC A LOUIS.

LA TERRE A DU BON...

Locomotive, à pleins poumons,
Va-t'en par les prés et les plaines.
Dans nos champs, vêtus de milaine,
Nous, les paysans, nous restons...
La terre a du bon.

Cycliste, file comme un trait ;
La poussière a donc de l'attrait ?
Respirant, dans notre domaine,
De la terre la saine haleine,
Nous, les paysans, nous trimons...
La terre a du bon.

Voyageur, qui cours'aux confins,
Toi, dont les désirs n'ont de fin,
Pauvre chemineau solitaire,
Vous n'aimerez jamais la terre
Que, paysans, nous labourons...
La terre a du bon.

Riche, tout plein de ton ennui,
Qui, le jour et même la nuit,
Traîne mélancolique vie...
Sans que nul de nous ne l'envie,
Nous, les paysans, nous semons...
La terre a du bon.

Ecrivain et citadin,
Boutiquier blême et mal en point,
Oiseaux tristes, vivant en cage...
Ne sommes-nous pas les vrais sages,
Nous, paysans, qui moissonnons !
La terre a du bon.

Jusqu'au jour où, courbés, chenus,
A bout de force étant venus,
Couchés enfin sous cette terre,
De siècle en siècle, notre mère,
Nous, paysans, nous dormirons...
La terre a du bon.

R***, 31 mars 1904.

V.

Ce que nous sommes.

Nous ne sommes et ne serons jamais des Allemands. Nous ne sommes, ni ne voulons être Français. Nous avons une vie à part, qui se continuera. Nous ne possédons pas les qualités brillantes de nos voisins d'occident ; nous n'avons ni leur vivacité, ni leur grâce, ni leur amabilité, ni leur caractère communicatif, ouvert et facilement accessible ; nous ne possé-

don pas leur esprit, leur goût exquis, leur sociabilité charmante, leur caractère gai, enjoué, se passionnant promptement pour la gloire ou pour l'honneur. Mais nous n'avons pas non plus leurs défauts les plus saillants : la mobilité de sentiments et d'impressions, la légèreté dans les jugements et la conduite, le manque de persévérance, la crainte excessive du ridicule, l'infatuation de soi-même, une sorte d'adoration du succès; enfin une passion pour l'égalité accompagnée d'une stérile admiration pour la liberté, qu'on sait conquérir mais non conserver et mettre en pratique.

Nous ne ressemblons à aucun des peuples qui nous entourent. Nous restons nous-mêmes, avec quelque chose d'un peu effacé. Nos bonnes figures vaudoises sont peu mobiles, peu animées; aussi impatientent-elles souvent les étrangers. Nous sommes lents ou plutôt tardifs; inactifs plutôt qu'inhabiles. Nous agissons par devoir plus que par enthousiasme; il est vrai qu'une fois en mouvement nous poursuivons ce que nous avons commencé.

Doué de finesse, de bon sens et d'esprit critique, le Vaudois est naturellement *jugeur*; mais notre critique se porte sur nous plutôt que sur les autres; nous sommes très portés à dénigrer ce qui se fait chez nous. Nous évitons de nous mettre en avant; si nous nous infatuons, c'est de l'étranger et non de nous-mêmes; ayant été longtemps petits, il semble que nous aimions à nous faire petits. Nous avons horreur de l'affectation, aimant ce qui est simple et naturel.

Tout cela ne nous rend pas très sociables. Nous sommes trop réservés; nous nous donnons trop peu.

Somme toute, nous sommes de *bonnes gens*. Notre peuple a conservé la douceur de caractère et la bonhomie de ses ancêtres les Burgondes. Il n'est ni méchant, ni cruel, il est plutôt généreux : aucune noble cause, aucune grande infortune qui n'éveille chez nous de vives sympathies. Cet intérêt en faveur de ceux qui souffrent, n'est-ce pas une auréole qui pourrait tenir lieu de beaucoup d'autres ?

D'après A. VULLIET.

(Cours public sur le *Peuple de la Suisse romande*.)

Des œufs frais. — Ce matin, place de la Palud, une ménagère marchandait une corbeille d'œufs tout entière.

— Ils sont bien frais, au moins ? demande-t-elle à la marchande, grosse fermière des environs.

— S'ils sont frais ! madame n'a qu'à téléphoner chez nous, elle entendra encore glousser les poules qui viennent de les pondre !

Le coup de l'étrier. — L'*Union Chorale* est toute aux préparatifs de son départ pour Paris, la grand-ville, où l'attendent la Colonie suisse et, avec elle, de nombreux Parisiens, amis de notre pays. Au cours des quelques journées qu'ils passeront sur les bords de la Seine, les Choralien lausannois donneront, le 24 courant, un concert au Trocadéro, avec le précieux concours de la *Musique de la Garde républicaine* et de M. *Guillemant*, organiste, professeur au Conservatoire de Paris.

L'*Union Chorale* est généreuse; elle offre aux Lausannois la primeur du régal qu'elle a préparé pour ses amis de Paris. Aussi, avant de monter en wagon, nous donnera-t-elle, le dimanche 17 courant, à 2 heures, à la Cathédrale, une première audition de son Concert du Trocadéro. La *Musique de la Garde républicaine* ne sera pas de la fête, malheureusement. En revanche, nous aurons M. *Guillemant* — M. *Guillemant*, un organiste de Paris, vous entendez bien — qui, croyons-nous, se fait entendre en Suisse pour la première fois. Voir les affiches pour plus de détails.

Au camp de Bière.

G^{re}, 4 avril 1904.

Mon vieux *Conteur*,

Tu as publié, dans ton dernier numéro, deux anecdotes relatives à « nos bons vieux troupiers ».

Voici, à ce propos, quelques souvenirs du camp de Bière, qui me reviennent soudain à la mémoire.

Nous avions, dans notre batterie, un type impayable; un peu dans le genre de ce Merluiche que l'on voit dans la pièce de M. Morax, « Sac à douilles », qu'une société de Lausanne, *La Muse*, est venue représenter à Nyon. C'était un nommé Philippe R^{re}.

Ce Philippe, sans y mettre mal, appelait, on ne sait pourquoi, nos officiers des « chameaux ».

Un jour qu'il regardait quelques officiers, caracolant sur la plaine, notre lieutenant s'approcha de lui :

— Hé, R^{re}, vous êtes bien absorbé; à quoi songez-vous ?

— Eh bien, mon lieutenant, je pense là que ce qui distingue la plaine de Bière du désert du Sahara, c'est que, dans celui-ci, ce sont les Arabes qui montent sur les chameaux, tandis qu'ici ce sont les chameaux qui montent sur les arabes.

* * *

Une autre fois, un dimanche, il y avait bal à l'auberge communale de Bière.

Défense était faite aux soldats de se rendre au village, afin de prévenir le retour de scènes regrettables, entre civils et militaires, ainsi que cela avait eu lieu lors d'un bal précédent.

Un ami de R^{re} était venu le voir ce jour-là et lui proposa de se rendre à Bière pour « rigoler ».

— Mon vieux, y a rien de fait, répond Philippe, la troupe est « nickelée ».

* * *

R^{re}, qui aimait assez à mettre le nez dans le verre, passait une bonne partie de son temps au cachot.

La séquestration ne lui pesait pas encore trop; ce qui le tourmentait, c'était la soif. Il y avait bien la cruche, mais il trouvait que son contenu n'avait pas assez le goût de nouveau.

Il s'entend avec le geôlier.

— Tiens, dit-il à celui-ci, va voir m'acheter demi-pot, tu en prendras la moitié et puis tu me donneras l'autre.

Et comme le geôlier semblait embarrassé de s'acquitter de la seconde partie de la commission :

— Patifou, lui fait Philippe, avec ce qu'on te rendra à la pinte, achète un brûlot d'un sou. Tu enfileras le tuyau dans le trou de la serrure et tu verseras le vin dans le fourneau, comme dans un entonnoir; moi, je fiflerai à l'autre bout. Ça fera fontaine.

Ainsi dit, ainsi fait.

* * *

A la chambrée.

Un de nos camarades, voisin de lit de R^{re}, se plaignait, au respect que je vous dois, d'être tourmenté par une puce.

— Allons, est-ce pas bientôt bon avec ta puce ? Sais-tu pas y empoisonner son manger, exclame Philippe, impatienté de ne pouvoir dormir.

* * *

Une dernière.

Nous creusions des tranchées. C'était de bon matin; il faisait froid et les pioches n'avaient pas beaucoup d'entrain.

R^{re} apostrophe un de nos camarades qui paraissait avoir moins de courage encore que nous autres.

— Hé ! B^{re}, ça ne biche pas, ce matin; je crois bien que tous tes coups restent en l'air !

Un vieux de la grenade.

La pomme de terre.

P^{re}, 4 avril 1904.

Messieurs les Rédacteurs du *Conteur vaudois*, Lausanne.

Je prends la liberté de vous transmettre le petit fait que voici.

A la suite d'un examen écrit, les compositions des élèves sont examinées; l'une, d'un garçon du deuxième degré, a pour sujet : « La pomme de terre ». Elle commence en ces termes :

« La pomme de terre se compose : de la pelure, des yeux et de la queue... »

Le fils d'un abonné.

Le voyage de noces du portier.

Hanz Pfannenmütze, portier d'un des grands hôtels de Vevey, s'est marié l'autre jour.

— Vous avez fait un voyage de nocces ? lui demande une de ses connaissances.

— Une petite voyache d'un chour... Moi et mon femme il était absolue impossible guitter l'hôtel; alors sur mon demande, le patron il donnait à nous pour cette occasion la jouissance exclusif de l'ascenseur; toute le chour-née nous voyachions ainsi comme des nobles-ses, et le portemonnaie il est resté tout garni... hi! hi! hi!... Nous avons nous colossal amusés !

Distinguons. — Entre jeunes filles :

— Comment, Mélanie, tu veux épouser un homme si âgé ! Avec tes dix-huit ans passer toute ta vie aux côtés d'un vieillard !

— Toute ma vie, non ; seulement le reste de sa vie.

Les relations intimes. — Madame l'Entoupenée est citée comme témoin dans un procès criminel.

— Vous n'êtes pas parente de l'accusé ? lui demande le président, et il n'y a jamais eu de rapports étroits entre vous et lui.

— Des rapports étroits !... oui, malheureusement.

— Et de quelle nature étaient-ils ?

— Nous avons eu pendant cinq ans la même laitière.

Les bonnes langues. — La jeune Marianne à son amie Adèle :

— Je ne sais comment te le dire sans te faire de la peine : je vais épouser ton ancien amoureux.

— Cela ne me surprend pas ; il m'avait bien dit que si je ne voulais pas de lui, il lui arriverait quelque malheur !

OPÉRA. — La saison a débuté hier soir par la représentation de *Véronique*, opérette de Messager, dans laquelle *Mariette Sully* a joué le rôle de *Véronique* (Hélène de Solanges), créé par elle. Ce fut un éclatant succès, à tous les égards : artistes, orchestre, mise en scène répondent pleinement aux promesses qui nous étaient faites. Demain soir, dimanche, deuxième de *Véronique*. Il ne faut pas oublier que *Mariette Sully* ne chantera que cinq fois, du 8 au 17 avril, trois fois en semaine et deux fois le dimanche. — Billets chez MM. Tarin et L.-O. Dubois.

KURSAAL. — Les spectacles de la semaine prochaine ne le céderont en rien à ceux de la dernière série, qui ont un vif succès. On nous annonce, pour ce soir déjà, de nouveaux débuts. Une surprise, une grande surprise, paraît-il; c'est tout ce qu'on a voulu nous dire. — Pour la semaine suivante, un numéro nouveau également et très sensationnel. Depuis longtemps, nous n'avions eu, à Bel' Air, des spectacles aussi variés et aussi intéressants.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.